

La créativité : quelques repères historiques

"Nul n'a jamais ,écrit ou peint sculpté, modelé, construit, inventé, que pour sortir de l'enfer."

Antonin Artaud.

I. Ateliers artistiques en milieu de soin et créativité.

La pratique artistique est au cœur du dispositif du Club Antonin Artaud. Il nous importe pourtant de nous démarquer du flou que recouvre le terme art-thérapie qui pêle-mêle désigne une multitude de pratiques, de visées et de contextes très différents.

Notre option de départ est de prendre au sérieux la richesse du potentiel des ateliers artistiques en milieu de soins, sans pour autant les soumettre à une finalité thérapeutique. C'est dans le respect de l'autonomie du champ artistique qu'il peut déployer ses effets. Articulé à une prise en charge globale dont la visée finale est le mieux-être, l'art a son efficacité propre s'il n'est pas réduit à être un exécutant de la médecine ou un auxiliaire subordonné à la psychologie. L'art n'est ni un médicament ni un prétexte à redoubler une écoute psychologique déjà largement présente dans le suivi de gens en difficulté. L'art en milieu de soin est précieux si on se garde de tout réductionnisme, si on évite de le psychologiser.

Il faut tenter de rendre compte de sa place et de la mobilisation que la fréquentation des ateliers artistiques induit pour de nombreux patients en contribuant à une redynamisation, à une remise en mouvement de ce qui s'était figé dans la pathologie. Les ateliers artistiques sollicitent au plus près le potentiel créateur stagnant, enlisé, l'actualise en remettant les patients au travail.

Pour saisir l'enjeu et le contexte de l'apparition de la pratique artistique en milieu de soins, nous avons choisi de suivre l'évolution de l'idée de création et son intrication, à l'évolution de l'idée de pratique artistique.

Créativité (mot clef actuellement dans plusieurs domaines), marque d'une part l'idée d'un potentiel à actualiser par un travail, par mise en forme et d'autre part le fait de ne pas se soumettre au verdict de la réalité, de la transformer, d'innover pour ne pas la subir.

Création est d'abord un terme biblique qui s'appliquera vers le 17^{ème}, 18^{ème} siècle au champ artistique pour marquer une transformation radicale de l'art et du statut de l'artiste. Le terme de créativité prendra progressivement une place majeure jusqu'à être constitutif du champ artistique moderne et contemporain. Art et créativité sont dès lors intimement liés.

L'idée de créativité sera valorisée pour devenir dans les années 1960-70, un idéal et un terme citoyen dépassant le seul cadre artistique (être créatif dans la vie, dans son travail, à l'école...). Le terme prend alors une connotation subversive et émancipatrice. C'est dans ce contexte de valorisation de l'idée de créativité, que naît en 1963 le Club Antonin Artaud, premier centre de jour en Belgique, où les ateliers artistiques auront un rôle prépondérant dans la contestation de la psychiatrie traditionnelle. On leur prête une fonction désaliénante en ce qu'ils favorisent l'éclosion du pôle créatif et le potentiel libérateur et novateur qui lui est inhérent. L'art sortira dès lors de ses lieux traditionnels d'exercice.

Folie et création artistique ont souvent été liés comme possibilités humaines ayant une racine commune : ne pas accepter la réalité commune, vouloir la transformer. Ne dit-on pas l'artiste guidé,

par la muse, suivant sa voix intérieure, guidé, par ses visions, expressions qu'on peut rapprocher de l'expérience du délire. Mais là où le délire enferme le sujet en lui-même, l'isole, le coupe des significations partagées par la communauté humaine, la création artistique ouvre à de nouveaux horizons, fait advenir un sens nouveau partageable.

"Le créateur artistique dispose d'un pouvoir d'augmentation du monde". (Yves Michaud.)

L'idée de parenté entre art et folie, d'artiste qui crée au risque de l'égaré, est un héritage romantique qui se marque dans le choix emblématique du nom de notre institution : Antonin Artaud, hommage et référence à ce grand artiste créateur tourmenté qui connut une fin tragique, évoqué par les fondateurs du Club, comme *"un poète mort le visage crispé, par les tourments de l'esprit, dont la vie eut pour théâtre, durant de longues années les maisons de santé et les asiles"*.

2. Histoire et destin du terme créativité.

Tentons de nous éclairer en suivant l'évolution du terme de créativité. Créer, d'abord crier (1119) est un terme apparu en 1155, qui signifie étymologiquement : faire pousser, faire grandir, produire, établir une chose pour la première fois.

D'abord un terme biblique désignant l'opération divine d'ordonnement du chaos originaire, de l'informe. Création dans le récit biblique signifie ordonner le tohu-bohu, les ténèbres, qui préexistent à leur mise en forme. La création les ordonne, leur donne du sens en les distinguant, en jour et nuit, ciel et terre, eau du haut (nuage, pluie) et haut du bas (mer, lacs...), créatures vivantes, animaux, humains, masculin et féminin. La création met donc de l'ordre dans du préexistant, dans un chaos originaire, qu'elle structure, pour lui donner forme et vie et l'introduire à la communauté des humains.

Ce n'est que vers 1800 que le terme de création sera repris dans le débat artistique pour l'opposer à l'imitation, la mimésis - reproduction fidèle de la réalité - et constituer le champ artistique moderne et contemporain.

Ars en latin désigne d'abord une habileté, acquise par l'étude ou par la pratique. Vers 1600, ars se subdivise en deux catégories : les arts et métiers qui auront pour objet l'utilitaire et les beaux-arts qui désigneront les activités qui tendent vers l'agréable, le beau. Les peintres sont d'abord considérés comme des artisans et non comme des artistes au sens noble du terme.

Jusqu'au 17^{ème}, 18^{ème} siècle prédomine la conception classique du beau et de l'activité artistique caractérisée par la croyance à l'existence en un « beau » objectif. L'activité artistique est pensée sous l'idée d'imitation, de reproduction de la réalité. Un peintre est amené à faire des portraits. L'artiste dépendait de son commanditaire (église, cour d'abord, riches marchands et bourgeois ensuite) qui reste seul maître de la commande. L'artiste est un exécutant qui ne signe pas ses œuvres. La référence à la créativité, à l'inspiration n'a alors pas de sens.

Aux 17^{ème} et 18^{ème} se construit progressivement au travers d'institutions tels qu'académies, salons... l'autonomie du champ artistique et de l'appréciation esthétique. Le monde artistique lui-même, celui des artistes, des critiques, des académies, jugera dès lors de la qualité, de ses productions. On ne croit plus en l'existence d'un « beau » objectif, l'art s'émancipe pour aller vers le subjectivisme : on se réfère de plus en plus à l'appréciation personnelle, au goût, à la préférence esthétique du côté du récepteur tandis que du côté du producteur d'œuvres, l'idée de mimésis, d'imitation, de représentation objective, fidèle du réel sera remplacée par les idées d'invention, d'imagination et

surtout de créativité. Un tableau ne doit plus rendre le réel, mais avant tout la vision du peintre, sa patte, sa griffe, « son génie ».

Ultérieurement, les règles de la qualité et du bon goût, l'académisme, qui ont permis la libération du mouvement artistique, seront progressivement ressenties comme enfermantes pour l'artiste dont la production sera appréciée par de nouvelles catégories : authenticité, spontanéité, créativité plutôt que le beau.

Le courant romantique jouera un rôle majeur dans cette évolution qui permettra la libération des arts plastiques pour donner naissance au 19^{ème} siècle en peinture à l'impressionnisme. Ainsi Monet dans son tableau "Impression soleil levant" se réfère explicitement dans ce "tableau manifeste" aux impressions plutôt qu'à une restitution de la réalité.

Le progrès technique jouera également un rôle majeur dans cette évolution. Avant l'apparition de la photographie le dessin était le moyen le plus fidèle de restitution du réel. Ce moyen rapide, efficace de produire des images fidèles a révolutionné les arts plastiques qui pourront aller librement vers de nouveaux courants artistiques.

La rupture avec l'académisme et ses normes bien établies, explique la fascination pour l'art primitif (Delacroix part en Orient, Gauguin aux Marquises), la créativité enfantine et les productions des "malades mentaux", qui auraient en commun, de n'avoir été déformés par les canons de l'académie et donc d'exprimer du plus originaire, du plus authentique. Ultérieurement avec l'idée d'art brut, Dubuffet explorera et valorisera le potentiel créatif présent chez ceux qui ne sont pas déformés par l'éducation académique : l'enfant, le fou, ceux qui créent sans être influencés par les normes esthétiques et culturelles, sans être contaminés par le milieu artistique et ses critères.

Le romantisme magnifiera le personnage même de l'artiste considéré comme un être particulier, inspiré, capable de puiser en lui des ressources expressives, pour offrir au commun des mortels des significations nouvelles qu'il ne peut lui-même produire. L'artiste a un statut d'exception, est un élu ce que traduit bien, l'idée de génie, de muse, de vision. Ce qui appartenait auparavant au domaine du surnaturel, du divin, s'incarne dans la personne de l'artiste. La dimension du travail, de la transmission d'une tradition, d'un savoir-faire acquis par l'enseignement est reléguée au second plan au profit d'une conception quasi magique de l'artiste inspiré, créateur ex nihilo.

L'artiste romantique ne désigne finalement plus que le créateur d'œuvres, mais "l'homme de plein exercice", digne de ce nom, qu'on oppose au bourgeois laborieux, mesquin. Etre artiste se traduit aussi par une posture, par un mode de vie différent, marginal : la vie de bohème... Le vrai artiste est celui ne qui craint pas d'affronter le côté tragique de l'existence. Pour créer, Rimbaud prône le dérèglement des sens, Baudelaire les paradis artificiels... La consommation (genre de mélancolie) est la maladie romantique par excellence. La maladie mentale (Hölderlin, Schuman, de Nerval, Nietzsche) revêt une signification analogue attestant que la vraie création ne peut se faire qu'au risque de l'égarement, de l'errance voire de la mort.

L'idée de créativité, devient le terme central de l'art à tel point que l'art moderne sera marqué par l'idée d'avant-garde qui doit se distinguer par une capacité de créativité qui permette de créer du neuf pour affirmer la rupture avec les productions antérieures. Cet idéal de créativité tournera parfois à vide, quand le neuf est recherché pour lui-même, avant toute recherche esthétique.

Faisons un saut dans le temps jusqu'aux années 1960-70 où les idéaux de créativité viendront à l'avant plan pour aller à l'encontre de la culture établie. L'idée de créativité sort du domaine artistique pour devenir un thème social central : chacun porterait en soi un potentiel créatif

inexploré, non employé. Le champ artistique commence à sortir de ses lieux traditionnels d'exercice pour essaimer. C'est dans ce contexte qu'apparaissent en Belgique divers ateliers, des centres d'expression et de créativité. L'école quant à elle misera sur le caractère créatif de l'enfant qu'il s'agit de développer. Créativité perdra ultérieurement son caractère subversif, contestataire pour devenir actuellement une nouvelle norme, qui régit le monde des entreprises, par exemple le "créatif" est un personnage central des agences de publicité actuelle.

Le Club Antonin Artaud, est né en 1963 dans ce contexte de valorisation de la créativité et de recherches d'artiste animés par l'idée que l'art doit se pratiquer hors de ses lieux traditionnels d'exercice. Créé à l'initiative de patients hospitalisés, pour qui l'atelier théâtre dispensé à l'hôpital *"était le seul moment où ils se sentaient considérés comme des humains et non comme des individus biologiques"*, le Club a été un des premiers lieux où l'art a été invité, à se pratiquer hors des milieux académiques convenus. Les artistes étant convaincus d'une potentialité, particulière présente chez ceux qui fréquentaient le Club. L'art a été convoqué pour sa capacité à éveiller le potentiel créatif et à redonner statut d'humain à ceux qui étaient réduits à n'être plus que des malades. Les ateliers artistiques ont contribué à ce qu'émerge hors hôpital psychiatrique des lieux de soutien aux personnes en souffrance. L'évolution de l'idée de l'art et de la créativité est donc une des conditions de la fondation de notre centre en tant qu'institution novatrice et humanisante.

3. Mise en pratique

L'art ne sert à rien au sens fonctionnel du terme, n'est soumis à aucune finalité utilitaire. Il est pourtant vital, transcende la vie dans sa quotidienneté. Il ne peut donc pas être subordonné à une finalité thérapeutique.

Au Club Antonin Artaud, les ateliers artistiques sont menés par des praticiens de l'art dont la visée est la production d'œuvres sans autre prétention qu'artistique. Et là réside probablement toute l'efficacité. Le bénéfice thérapeutique ne peut survenir que de surcroît, sans le rechercher, sans planification possible.

Comment pourrions-nous exprimer les effets de la pratique artistique en milieu de soin ? Mettre ces effets en parole est déjà réducteur. Tentons, malgré tout, quelques pistes.

La souffrance psychique se marque par une stagnation, un appauvrissement des processus créateurs nécessaires à s'adapter à un environnement changeant. Métaphoriquement, créativité désigne le fait de ne pas se soumettre au verdict de la réalité. *"La vie comporte des états critiques qu'elle surmonte par des créations qui sont précisément la vie"* (Maldiney).

Là où le potentiel créatif s'est figé, le travail artistique le sollicite, le remet à l'œuvre, l'actualise pour remettre en mouvement le potentiel imaginaire. Il stimule la créativité nécessaire à viser une autre forme d'existence que celle qui a conduit à l'impasse et permet la création d'un autre projet de vie qui permette de vivre mieux.

Loin d'un imaginaire se représentant le créateur saisi par l'inspiration, le travail artistique impose de sérieuses exigences auxquelles il faut se soumettre. Il requiert un travail, une discipline, une rigueur, un rythme. Il faut donc se mettre à l'œuvre, se remettre en mouvement, à la tâche, reprendre contact avec l'espace, le temps, les sensations, les couleurs, les sons.

Le délire a été une création du sujet pour se protéger du pire, de la désintégration voire de la mort. Mais cette création s'est figée. Le délire isole, appauvrit, enferme le sujet dans des contenus privés qui le coupe de la communauté humaine.

Produire, faire œuvre revient aussi à oser se mettre sous le regard de l'autre, s'exposer et redonner des significations communes, partager le sens, se réinclure à la communauté. C'est aussi sortir d'un processus de dévalorisation, se prendre au sérieux, avoir la reconnaissance d'autrui et dès lors modifier son statut social. C'est croire que quelque chose de bon peut sortir de soi et modifier l'image de soi en un sens plus gratifiant.

Créer remet en jeu des contenus figés, permet d'innover, de réinterpréter une situation pour permettre l'émergence de potentialités nouvelles.

Y. BIBROWSKI